



CÉLINE (JULIE SOKOLOWSKI) PASSERA PAR LE COUVENT ET L'ISLAMISME...

Descendue du Ciel

La réconciliation bouleversante d'une mystique avec le monde charnel.

HADEWIJCH
DE BRUNO DUMONT



On ne pourra pas accuser le cinéma français, cet automne, de répéter toujours les mêmes formules, de ressasser les mêmes idées. Un film qui porte le nom d'une mystique flamande du XIII^e siècle et qui évoque la quête d'absolu d'une adolescente d'aujourd'hui, glissant du Christ aux bombes islamistes, il n'y en a qu'un. *Hadewijch*, de Bruno Dumont, tranche par son sujet comme par son style elliptique, parfois fulgurant. Au début, l'héroïne, 20 ans à peine, se fait renvoyer d'un couvent où elle séjournait, parce que son exaltation et son abstinence embarrassent. Mais la scène ne doit rien à la convention anticléricale – les bonnes sœurs tatillonnes et formalistes. Au contraire, la parole de la mère supérieure semble le bon sens même, qui reproche à la jeune fille de n'être qu'une caricature de religieuse et lui suggère de se confronter au monde. Donc, au revoir Hadewijch – son pseudonyme au couvent – bonjour Céline, étudiante parisienne en théologie. Chaste, amoureuse éperdue du Christ, bien née et bien logée (dans le monumental appartement parental de l'île Saint-Louis), mais complètement désespérée, seule avec ses

prières, sa soif de transcendance et son petit chien blanc. Le film raconte son itinéraire, son errance, sa dérive. Vite, elle rencontre Yassine, jeune banlieusard qui, faute de parvenir à la séduire, la présente à son grand frère, tout dévoué comme elle à son Dieu.

Bruno Dumont avait jusqu'ici filmé surtout le Nord (hormis la parenthèse californienne de *Twentynine Palms*). Délocalisé à Paris chez les très riches, puis en banlieue défavorisée et, le temps d'un éclair, au Moyen-Orient, il reste un cinéaste antisociologique. Qu'importe l'environnement, seuls comptent le pouvoir d'évocation des plans, l'émotion qu'ils suscitent. Mais, en l'occurrence, *Hadewijch* marque une petite révolution.

Outre l'importance inédite donnée à la musique par le réalisateur, son rapport aux acteurs (toujours non professionnels) a changé. Une attention nouvelle – attendrie – à leur jeunesse réchauffe ce cinéma pictural et enclin à la métaphore. Les échanges, mots et gestes confondus, sont vivants, sensuels, spontanés, pas si loin de Doillon. L'actrice principale, Julie Sokolowski, peut donner libre cours à sa vulnérabilité et le jeune Yassine (comme son personnage) Salime, à sa maladresse. Cette inflexion chaleureuse a tout à voir

avec le mouvement profond du film, paradoxalement le moins « métaphysique », le moins mystique de Bruno Dumont. L'amour dévorant de Céline pour le Christ, puis son rapprochement avec les islamistes, si extraordinaires qu'ils soient, ne sont que des étapes vers une modeste renaissance, une réconciliation bouleversante avec le monde effectif et charnel. Après tout, il ne s'agit peut-être pour elle que de devenir

une jeune fille comme les autres. Dans *La Vie de Jésus* (premier film de Dumont), l'itinéraire terrible d'un délinquant s'achevait sur des plans de nuages. Cette fois, le cinéaste – qui fut, peut-être à tort, étiqueté « bressonnien » – décrit une trajectoire qui va nettement du ciel à la terre. Et c'est très beau aussi. **LOUIS GUICHARD**

Français (1h45). Scénario : Bruno Dumont. Avec Julie Sokolowski, Yassine Salime, Karl Sarafidis.



HADEWIJCH

de Bruno Dumont
La foi et la croyance confrontées
au monde et à ses tentations.
Un film désirant et sidérant.

La croyance, abordée de manière frontale, sans fioritures mystiques, a toujours mis le cinéma au pied du mur, face à la réalité brute du grand écran, de ce qui est irréductiblement visible et qu'il va bien falloir pourtant dépasser. Dans cette quête folle, le visage de celui qui est habité par la foi est souvent désigné – en tout cas chez les grands cinéastes – Dreyer, Bresson – comme le point de butée et de visée ultime de la mise en scène, et devient le seul lieu possible du passage du corps à l'âme, d'un franchissement proche de la violation : plus ce visage résiste à l'œil, à sa percée (et résiste tout court : Jeanne d'Arc), plus il rend extraordinairement concret ce qui nous échappe, excède le réel et convoque la croyance (et le désir ?).

Il est troublant et exaltant de voir comment Bruno Dumont rejoue et déplace dans son dernier film les données de cette passion à travers la crise mystique vécue par son personnage. Son point de départ est là aussi un visage, filmé comme une page blanche, celui d'une jeune fille rebaptisée Hadewijch depuis sa retraite dans un couvent. On la dé-

couvre dans ce lieu grand et paisible, où elle attend de prononcer ses vœux avec une dévotion jugée excessive par les religieuses : la pensionnaire, qui n'a par ailleurs rien d'une hystérique, ne mange plus. On la renvoie chez elle afin qu'elle mette sa foi à l'épreuve du monde.

Une étrange dichotomie se dégage des premiers plans du film, comme si le visage d'Hadewijch restait à part, qu'un lien manquait entre elle et ce qui l'entoure. Ce chaînon manquant pourrait bien être la sculpture du Christ gisant devant lequel elle va prier. C'est dans cette chair endolorie qu'elle semble trouver le point d'ancrage de son amour absolu pour le Seigneur. Mais qu'en advient-il quand elle se retrouve lâchée dans le vaste monde ?

En l'occurrence à Paris, sur l'île Saint-Louis, dans l'appartement familial, écrin luxueux d'une immense indifférence.

Hadewijch redevenue Céline accepte avec une facilité déconcertante de suivre deux garçons issus d'un tout autre milieu que le sien, Khaled et Nassir, qui l'entraînent sur la voie de l'islam. Le film devient alors encore plus passionnant et périlleux, brouillant dans une réalité étonnamment coulante nos repères en même temps que ceux de l'héroïne, dont la foi ne trouve plus de support. L'absence charnelle du Christ dont elle

souffre est d'autant plus cruelle que Dumont ne cesse d'érotiser discrètement le corps de son actrice (Julie Sokolowski, éblouissante), qui, malgré quelques magnifiques frôlements, ne cédera à aucune tentation (elle ne se donne qu'à Dieu, mais cette exclusivité ne serait-elle pas un moyen pour un réalisateur de garder avec son interprète un rapport privilégié ?).

A la fois nu et insaisissable, son visage ne se présente pas tant comme un mur de résistance mystique, que physique, et aussi le

➤ Dumont ne cesse d'érotiser discrètement le corps de son actrice, qui ne cédera à aucune tentation.

dernier et mince rempart qui nous sépare d'un terrible vide existentiel. Le vertige éprouvé reste le même, au fond, face à une absence de prise aussi palpable. Pas étonnant qu'au seuil d'un tel abîme, tout finisse par voler

en éclats. Si le film crée un doute un peu gênant quant au sens qui découle de sa mise en perspective du christianisme et de l'islam (le premier semble plus épargné – lire l'entretien avec Bruno Dumont sur ces questions), il reste quoi qu'il en soit d'une force sidérante dans sa manière d'aller chercher dans l'humanité un ultime recours. **Amélie Dubois**

HADEWIJCH de Bruno Dumont, avec Julie Sokolowski, Karl Sarafidis, Yassine Salime, David Dewaele (Fr., 2009, 1h45)

Lire aussi l'entretien avec Bruno Dumont, pp. 34 à 37